

FÈS HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN *

Avant de parler des changements que la ville de Fès a subis sous influence européenne ainsi que de sa rénovation et de sa préservation possibles, j'aimerais vous la décrire brièvement en relevant ce qui, en elle, appartient aussi bien au passé qu'au présent et lui confère sa valeur exemplaire, car elle est peut-être, parmi les grandes villes islamiques, celle qui a le mieux conservé sa structure traditionnelle.

Cette structure est essentiellement déterminée par les facteurs suivants: il y a d'abord l'eau qui joue un rôle de première importance en pays d'Islam, non seulement à cause du climat plus ou moins sec, mais également parce que l'eau sert aux fréquentes ablutions prescrites par la religion. Dans le cas de Fès, l'existence d'un fleuve et de nombreuses sources a certainement déterminé le choix du site, et nous verrons que l'adduction de l'eau a dessiné le plan même de la ville. Un deuxième facteur est l'emplacement du marché; il est relié aux grandes routes du commerce et situé au centre de la ville, à proximité du plus grand sanctuaire. Ce trait, nous le retrouvons également dans les villes médiévales d'Europe; mais un troisième facteur distingue nettement une ville musulmane d'une ville chrétienne, à savoir la séparation entre quartiers commerciaux et quartiers résidentiels et, plus généralement, la séparation entre le domaine public et le domaine privé. Toutes les activités professionnelles – ou presque toutes – ont leur siège autour du marché central ou le long des artères qui y mènent, tandis que les quartiers résidentiels tournent pour ainsi dire le dos au trafic. Les maisons sont agglomérées en groupes compacts, presque sans interstices, comme des alvéoles, mais chacune est en même temps isolée des autres, car elle n'est ouverte que sur sa propre cour intérieure.

Vue du haut d'une des collines environnantes, la cité de Fès présente une grande homogénéité; c'est un amas de formes cubiques dont la répétition n'a cependant rien de monotone; elle est en quelque sorte naturelle, comme celle des cristaux dans une géode. Avec quelque peine seulement on découvre les contours de

* Conférence prononcée lors du «Colloque sur la Cité Islamique» qui s'est tenu à Cambridge (Royaume Uni) dans le cadre du World of Islam Festival en juillet 1976. A été publiée en anglais dans *The Islamic City*, éd. par R.B. Serjeant, Unesco, Paris 1980, pp. 166-176.

chaque maison et l'ordonnance de ses pièces autour d'une cour intérieure. La cité est à l'image de la communauté, de l'*ummah*, qui comporte deux aspects: d'une part, l'Islam est soumission à une loi qui ne fait aucune distinction de personnes et qui est à la fois religieuse et sociale; sous ce rapport l'individu s'efface en quelque sorte dans la collectivité, tout comme les maisons particulières disparaissent dans la masse compacte des édifices; d'autre part, l'Islam affirme le caractère autonome de chaque croyant, tout homme marié étant l'*imām* de sa famille; c'est dire qu'il remplit une fonction analogue à celle du chef religieux qui préside aux prières de toute une communauté. Selon le Coran, la personne du croyant, sa famille et ses biens sont *harām*, c'est-à-dire inviolables ou sacrés. C'est à cette dernière dimension que correspond le caractère autonome de la maison arabo-musulmane, son retranchement du monde environnant et son ouverture sur le ciel.

Reparlons du rôle que joue l'eau dans la cité musulmane: le site de Fès, disions-nous, a été choisi à cause de l'eau. C'est une vallée située entre deux plaines de niveaux différents; toute l'eau de la plaine supérieure, riche en sources, doit passer par elle. Du point de vue stratégique, cet emplacement de la ville est loin d'être idéal, puisqu'on la domine des hauteurs environnantes, mais l'abondance du site en eau compense ce désavantage. Comme la vallée se creuse en forme de conque ou d'amphithéâtre, il est possible de distribuer l'eau sur presque toute son étendue à partir de son bord le plus élevé, où l'Oued Fès est capté et divisé en plusieurs branches qui parcourent les divers quartiers de la cité en des canaux tantôt ouverts, tantôt souterrains. De ces canaux partent des conduites qui desservent chaque maison. L'eau utilisée ou «morte» est collectée par d'autres conduites et ramenée aux mêmes canaux qui, à partir d'un certain point en aval, assument la fonction d'égouts. Ce système a fort justement été comparé à la circulation sanguine avec sa distinction en artères et en veines. Les égouts se déversent dans l'Oued Bou Khrareb, un cours d'eau qui suit le fond de la vallée et va rejoindre le grand fleuve Sebou dans la plaine inférieure. La majeure partie de la ville occupe la rive gauche de l'Oued Bou Khrareb; pour alimenter sa rive droite en eau, une branche de l'Oued Fès, conduite *extra muros*, chevauche le cours de l'Oued Bou Khrareb en amont et parcourt, avant de le rejoindre, toute la pente de la rive droite. Ce régime, qui fait de la ville de Fès une véritable ville d'eau où les fontaines chantent partout dans les rues et dans les cours, a dû être élaboré dès le douzième siècle. Selon la tradition orale, il remonte même à la fondation de Fès, autour de l'an 800: Idriss II, qui a bâti sa capitale en ce lieu, aurait acheté l'eau de l'Oued Fès aux tribus voisines, à perpétuité, pour en faire don aux habitants de la ville. Depuis lors, le droit à l'eau est solidaire de la propriété foncière: on achète une maison ou on en hérite avec le droit de participer à l'eau du fleuve.

Fès se situe à une croisée de voies commerciales dont la plus importante relie la côte de la Méditerranée au Sahara. Ces voies étaient parcourues par des caravanes et leurs prolongements dans la ville même, conduisant des principales portes vers le marché central, ne servent qu'aux piétons et aux bêtes de selle et de somme; elles ne sont pas carrossables et se rétrécissent d'ailleurs au fur et à mesure qu'elles approchent du centre de la ville, où elles ne débouchent pas sur des places ouvertes mais continuent leur cheminement à travers le dédale des ruelles à boutiques où travaillent commerçants et artisans. Toutes les marchandises ne sont pas directement amenées vers le marché central; la plupart sont déposées dans les fondouks ou caravansérails qui bordent le chemin et servent à la fois d'entrepôts et d'hôtels. Des ventes à la criée y ont lieu périodiquement, et c'est à partir de ces fondouks que certaines matières premières ou des denrées de base sont distribuées dans les divers marchés de la ville. Tout le commerce et tout l'artisanat, à l'exception de quelques métiers conditionnés par le lieu, s'assemblent autour du marché central ou le long des artères qui y mènent. Les habitations se situent en dehors de ces artères; on les atteint par les chemins de quartier souvent couverts par des pièces «en pont», et au bout d'étroites impasses qui ne sont que des sortes de corridors pénétrant dans les «îlots» ou groupes de maisons sans fenêtres et serrées les unes contre les autres. On voit que ce système de voirie n'a rien de commun avec le plan d'une ville européenne et qu'il serait faux de vouloir lui appliquer les critères qui valent pour cette dernière.

Le groupement des divers métiers en quartiers ou ruelles reflète un ordre corporatif, qui a malheureusement été affaibli par l'administration d'Etat remplaçant la loi coutumière (*'ourf*). A la tête de chaque corps de métier, il y avait un *amīn* ou «homme de confiance», élu à cause de sa droiture morale et de son expérience professionnelle, et qui tranchait en cas de litige entre membres du même corps. Le terme «*amīn*» évoque la *sunnah*, le modèle prophétique auquel cette institution se réfère. (On sait que *amīn*, «homme de confiance» ou homme de conseil, était le surnom que les Arabes de la Mecque donnaient à Mohammed, avant que celui-ci ait reçu sa mission prophétique.)

Le noyau du quartier commercial, ou de l'ensemble des quartiers commerciaux, est la *Kissariya*, le marché des choses précieuses comme les tissus fins et les bijoux; il a ses propres portes, que l'on ferme la nuit. A Fès, la *Kissariya* s'insère entre les deux plus grands sanctuaires, la mosquée-mausolée d'Idriss II et la mosquée-université des «Kairouanais». La coutume de placer le principal marché auprès d'un sanctuaire, et en quelque sorte sous sa protection, se réfère à l'exemple de la Mecque, exemple pré-islamique confirmé par le Coran, selon lequel il n'y a pas de mal à combiner une visite du sanctuaire avec une recherche

de gain – la recherche «d'une faveur de la part de votre Seigneur» (II, 198). Selon ce point de vue, le sanctuaire n'est guère profané par la proximité du marché; c'est ce dernier qui est béni par le sanctuaire. Selon une toute autre perspective, les grandes mosquées avec leurs cours intérieures – celle de la Mosquée des Kairouanais représente le plus grand espace vide au sein de la médina – correspondent au *forum* des villes latines, car c'est là que se rassemble la population active de la ville en cas de danger commun.

Il nous reste à dire quelques mots de l'habitat dont nous avons déjà mentionné les traits les plus caractéristiques: son isolement du domaine public et son ouverture sur une cour intérieure, d'où les pièces reçoivent air et lumière. Cette forme de maison correspond au climat, et plus particulièrement au climat estival, quand Fès devient une ville saharienne: la cour intérieure accumule l'air relativement froid qui y descend pendant la nuit, alors que l'air chaud du jour passe par-dessus ce puits de fraîcheur. En hiver, les maisons de Fès sont bien moins confortables, mais les citadins avaient l'habitude de s'installer à l'étage pendant la saison froide et au rez-de-chaussée lors des fortes chaleurs. Mais plus qu'autre chose, c'est la conception islamique de la famille qui a dû déterminer la forme de l'habitat. Le fait que les maisons s'appuient les unes aux autres correspond aux règles de voisinage prescrites par la *sunnah*. Considéré dans l'ensemble du tissu urbain, l'espace gagné par cette méthode de construction compacte se retrouve sous la forme des cours intérieures.

Les maisons de Fès ont généralement plusieurs niveaux d'habitation. Les cours intérieures sont souvent entourées d'un cloître d'arcades ou de piliers supportant des linteaux en bois de cèdre. Parfois la cour est élargie et traitée en jardin avec des arbres et des buissons à fleurs. Une fontaine, ou un bassin reflétant le ciel, occupent presque toujours le centre de la cour.

*

Au 14^{ème} siècle, les rois de la dynastie des Mérinides bâtirent une ville royale en amont de l'Oued Fès, au bord de la plaine supérieure et à l'endroit même où ils pouvaient, si nécessaire, couper l'eau aux habitants de l'ancienne ville. Cette ville royale nommée Fès Jadid, existe toujours, avec son palais, sa Kasbah-garnison et son quartier israélite. Ses remparts sont aujourd'hui reliés à ceux de l'ancienne ville.

C'est sur cette même plaine supérieure, mais un peu plus loin du vieux Fès, que les Français, devenus maîtres du Maroc en 1912, bâtirent une ville de style «colonial», c'est-à-dire de caractère européen à décor vaguement «mauresque»,

une ville qui depuis lors ne fit que se développer et secréter des satellites à caractère plus ou moins industriel.

Le fait que la nouvelle ville européenne n'empiète pas sur l'ancienne ville arabe, qu'elle est séparée d'elle et de son site naturel, a certainement contribué à conserver cette dernière, au moins dans l'ordre architectural et dans la mesure où certaines règles de préservation, établies au temps du protectorat français, sont restées en vigueur. Sous un autre rapport cependant, celui de l'équilibre social, l'opposition des deux centres urbains a beaucoup nui à l'ancienne ville. Celle-ci n'a pas seulement été affaiblie parce que la nouvelle ville attirait vers elle certaines potentialités commerciales de l'ancienne ville, ainsi que la plupart des organes administratifs; elle a été anémiée et presque vampirisée par la ville européenne. C'est là un drame qui s'inscrit dans un contexte très général, celui de la destruction par la technologie moderne des formes de vie relativement plus simples sur le plan matériel, quelle que soit leur qualité sur d'autres plans. Or, ce processus se déroule à sens unique, non pas parce que la nature des choses l'exige – le progrès, même réduit à l'ordre le plus extérieur, n'est pas toujours rationnel – mais parce qu'un certain parti pris le veut ainsi. Le fait que la Ville Nouvelle a toujours été le siège des deux pouvoirs, civil et militaire, d'abord sous le protectorat français et plus tard dans le cadre national, ce fait lui confère un prestige particulier: désormais, habiter la Ville Nouvelle ne signifie pas seulement jouir des commodités – souvent aléatoires – de la vie moderne, c'est une question de prestige social.

Le phénomène de l'acculturation comporte toujours un double mouvement, matériel et psychologique, et l'un et l'autre mouvements rejaillissent, dans notre cas, sur l'ancienne ville ou sur l'image qu'on s'en fait. Au début, certaines familles riches et influentes quittèrent la vieille ville pour s'établir en Ville Nouvelle ou même plus loin, à Rabat et à Casablanca, afin d'être plus près des nouveaux centres commerciaux et administratifs. Le changement de la capitale du pays – Fès ayant été remplacée par Rabat – a préparé ce mouvement et privé Fès de toute une couche de familles à vocation politique. Depuis l'accès du Maroc à l'indépendance, alors qu'il s'agissait de remplir les cadres laissés vacants par le départ des étrangers, l'exode devint plus général; en même temps, la Ville Nouvelle fut peuplée de Marocains sans pour cela perdre son caractère européen. Par un choc en retour, l'exode des familles de vieille souche citadine contribua à déprécier la médina dans l'esprit de beaucoup de gens.

Dans ce contexte, il nous faut également mentionner le transfert du corps enseignant de la grande mosquée-université des Kairouanais hors des murs de l'ancienne ville, un événement qui a eu lieu peu après l'accès du Maroc à

l'indépendance et qui eut un effet très néfaste pour le milieu de la vieille ville, quelles que soient les raisons pratiques qui ont pu dicter ce changement. L'enseignement, dans cette université millénaire, se pratiquait de façon ouverte, chaque visiteur de la mosquée pouvant assister aux cours donnés par des savants traditionnels, en sorte que leur présence au sein de la population citadine exerçait une influence réelle: bien des artisans ou des petits commerçants avaient l'habitude de fermer leurs boutiques pour une heure ou deux afin de suivre certains cours à l'université. De celle-ci il ne subsiste aujourd'hui qu'un résidu installé dans le cadre fort banal de l'ancienne garnison de la ville royale et entièrement séparé de la vie de l'ancienne cité.

A l'exode des familles aisées répond une immigration massive de campagnards en quête de travail, qui s'installent dans les moindres espaces habitables de la médina, et cette ruralisation du milieu urbain pousse à son tour des familles de souche citadine à quitter la ville. Au début de tout ce mouvement démographique, celle-ci offrait encore un cadre de vie très agréable, mais par suite des changements dont nous venons de parler, elle devint, nous ne dirons pas inhabitable, puisque près de 250'000 personnes y vivent, mais vivable dans des conditions difficiles. En fait, la population de la médina a triplé au cours des quarante dernières années.

Une conséquence immédiate de ce surpeuplement est la dégradation de l'habitat et, en particulier, de l'intérieur des maisons; or, on sait que dans l'architecture maghrébine, tout l'effort artistique se porte sur la cour intérieure et les pièces qui s'ouvrent sur elle; à l'extérieur, les maisons ne comportent généralement aucun décor ni aucun signe distinctif. Quand une maison construite pour une seule famille – la plupart des maisons de Fès sont faites pour abriter une grande famille patriarcale à deux ou trois générations – est divisée en plusieurs compartiments loués à autant de familles venues de la campagne, elle est vite délabrée, les campagnards n'ayant ni le goût ni les moyens de préserver des œuvres d'art. En outre, le sens même de la maison islamique se trouve compromis par la coexistence de différentes familles – souvent étrangères les unes aux autres – autour d'une seule et même cour domestique. Au lieu de ce que nous pouvons appeler, en paraphrasant le terme arabe *harām*, l'«intimité sacrée» de la famille musulmane, c'est la promiscuité qui règne dans bien des maisons.

Une autre conséquence du surpeuplement, et qui menace directement l'ensemble architectural de la ville, est la dégradation du réseau des conduites qui distribuent l'eau de l'Oued Fès et la drainent, une fois usée, vers l'Oued Bou Khrareb. L'eau qui devrait être pure est plus ou moins polluée, soit parce que la nappe phréatique de la plaine que parcourt l'Oued Fès est déjà contaminée, soit parce que des

conduites déficientes permettent des infiltrations. Précisons toutefois que l'eau de l'Oued n'est plus utilisée aujourd'hui pour la consommation directe; on s'en sert pour le lavage et pour l'irrigation des jardins; elle remplit les vasques de certaines mosquées et anime les cours intérieures. Un réseau moderne d'alimentation en eau potable s'ajoute dans bien des cas à l'ancienne distribution de l'eau du fleuve. Quant aux égouts qui drainent l'eau usée, ils sont également utilisés pour évacuer les ordures ménagères qu'on y verse à des endroits déterminés de chaque quartier, ce qui fait que l'Oued Bou Khrareb est surchargé de déchets. Il y a là tout un complexe de problèmes d'assainissement dont l'urgence ne fait pas de doute.

Comme l'Oued Bou Khrareb, qui traverse la ville dans son fond, était devenu un cloaque malodorant, on se décida à le recouvrir et à construire par-dessus une route carrossable. Le projet date de l'époque du protectorat; son exécution se situe dans les années 1961 à 1968. On couvrit l'Oued à partir de l'endroit où il entre dans la ville, mais sans continuer jusqu'au lieu où il la quitte. On s'arrêta non loin du centre, fort heureusement d'ailleurs, car une route carrossable traversant la ville entière l'aurait coupée en deux; elle aurait créé une circulation de passage très gênante pour les échanges entre les deux rives. Le lit du fleuve n'étant pas suffisamment large pour une route, il a fallu détruire de nombreuses maisons situées sur l'une et l'autre rive. Jusqu'à ce jour, la route de l'Oued Bou Khrareb, quoique déjà utilisée pour la circulation des véhicules à moteur, donne l'impression d'une brèche causée par un bombardement ou un séisme.

La percée dont il s'agit est comparable à une intervention chirurgicale entreprise en désespoir d'une guérison normale, le malade étant la vieille ville surpeuplée. L'opération, bien que douloureuse, a réussi dans ce sens qu'elle ne semble pas avoir, pour l'instant, de conséquences néfastes, telle que la perturbation des marchés de la médina. Le danger persiste toutefois, car il est à craindre que le transport motorisé, touchant de si près le centre de la ville, n'introduise à la longue des formes de commerce incompatibles avec les marchés traditionnels, comme des grands magasins monopolisant la vente de certaines denrées ou articles industriels.

Cela nous amène à dire quelques mots au sujet du commerce qui est typique non seulement de Fès mais de toute ville musulmane ayant conservé son organisation traditionnelle. Un petit exemple linguistique nous aidera à situer les choses: nous pensons au changement de signification que subit le terme arabe *rizq* en passant à travers le jargon commercial des marchands italiens et français de la Renaissance. En fait, le mot *risque* en français, ou *risico* en italien, dérive de l'arabe *rizq*, qui signifie, non pas une perte possible, comme son homologue

français ou italien, mais tout au contraire un gain possible et, plus exactement, ce qui échoit à chaque être vivant en fait de subsistance. D'où vient cette inversion du sens? Pour le marchand européen, le gain est le résultat, en principe prévisible, de l'opération commerciale; le risque, c'est l'imprévu. Pour le marchand arabe et musulman, par contre, le gain est imprévisible, tout en étant prédestiné, tandis que l'opération commerciale n'est qu'une cause occasionnelle (*sabab*), un filet tendu dans l'espoir que le gain – la nourriture prédestinée – se manifestera. C'est ainsi que la marge d' «imprévu» n'a pas la même signification pour l'un et l'autre: elle est négative pour le marchand européen et positive pour le marchand arabe ou musulman. En termes de calcul, les façons d'agir, de part et d'autre, ne diffèrent pas, mais les attitudes divergent, et par conséquent aussi les coutumes. C'est dans cette perspective qu'il faut situer le rôle des ventes à la criée, si fréquentes en médina, ainsi que l'habitude de marchander: les prix sont fluides, les occasions de gains imprévus sont multipliées.

Les commerçants installent leurs boutiques autour de l'endroit où les marchandises de leur spécialité se vendent à la criée. A cela correspondent, dans l'ordre architectural, des édifices variant entre le fondouk à cour intérieure et la place de marché entourée de boutiques et couverte d'un toit de roseaux. Des petites places de ce genre côtoient la principale artère commerciale du centre de Fès; elles sont l'expression d'un urbanisme collectif de grande qualité.

Dans ce même contexte, il nous faut aussi parler de l'artisanat, dont l'existence fait que Fès n'est nullement une «ville-musée», ni simplement une «ville-dortoir» pour des ouvriers travaillant au dehors, dans les quartiers industriels de la Ville Nouvelle. Environ un dixième des habitants de l'ancienne ville sont des artisans. Au lieu de spéculer sur leur avenir, on peut se poser la question de savoir comment ils ont survécu malgré la pression qu'exerce sur eux l'industrie moderne avec sa fabrication d'articles en masse. Il est vrai que beaucoup de métiers manuels établis à Fès répondent aux besoins d'une clientèle rurale qui ne saurait être desservie par l'industrie: la grande majorité des paysans utilise encore la simple charrue en bois, avec ou sans soc en fer. Il est vrai également que certains métiers de la médina se modernisent partiellement en utilisant de simples machines à couper et à presser le métal ou à coudre le cuir. Mais à côté de tout cela il existe encore des métiers ou des arts dont la technique n'a pas essentiellement changé depuis le Moyen-Âge et qui prospèrent malgré tout parce qu'ils font partie de tout un système économique où les investissements en argent sont minimes et les pertes de matière pratiquement nulles: une matière comme la peau, la laine ou la soie, arrive en ville à l'état brut et subit une série de transformations en passant d'un métier à l'autre jusqu'à ce qu'il n'y ait pour ainsi

dire plus de déchets; même les cornes des vaches et les tourteaux des presses d'olives sont utilisés comme matériaux de travail. L'artisan n'a pas besoin de capital; souvent il achète ses matériaux à crédit, et ses instruments sont des plus simples. Tout son métier est dans le savoir-faire, alors que l'industrie se fonde sur la machine, qui est un instrument devenu plus ou moins autonome, au point de déterminer elle-même le rythme du travail et jusqu'au style de l'objet.

Certains métiers ou arts comme la maroquinerie ou la dinanderie, qui occupent beaucoup d'artisans à Fès, subsistent en partie grâce au tourisme, ce qui les pousse à faire toutes sortes de compromis qui finiront par ruiner le métier. La tradition artistique consiste, non pas dans la reproduction de modèles tout faits, mais dans la transmission d'un ensemble de types ou de formes-clés, qui peuvent se combiner et se développer à l'instar d'un langage que l'on domine parce qu'on en connaît les mots et les règles de syntaxe. Dès que l'artisan sort de ce langage, qu'aucun individu ne saurait inventer ni remplacer, il perd le contact avec la source où ses ancêtres ont puisé leur inspiration et leur créativité.

Heureusement, ce genre de glissade ne menace pas, pour le moment, les arts qui se rattachent directement à l'architecture traditionnelle, comme l'art de la mosaïque en petites pièces de céramique (*zellij*), la sculpture sur plâtre et l'art de la charpente ou de l'assemblage en bois. Or, c'est la survie de ces arts qui garantit celle de monuments comme les médersas mérinides, qui comptent parmi les plus belles œuvres de l'architecture maghrébine et dont le décor très délicat en bois de cèdre, plâtre et mosaïque a besoin d'être rénové périodiquement. Les maîtres experts dans ces techniques d'art ne manquent donc pas; ce sont les crédits nécessaires aux restaurations qui font défaut; ils ne suffisent que pour les réparations les plus urgentes.

Cette remarque ne concerne que les édifices gérés par l'Inspection des Monuments Historiques, édifices dont font partie notamment les médersas mentionnées plus haut. La situation n'est pas la même pour la grande majorité des sanctuaires actuellement en usage qui sont gérés par l'administration des *habous* ou fondations pieuses. C'est ici le lieu de mentionner cette institution qui joue un grand rôle dans toute cité musulmane. A Fès, on peut évaluer les propriétés foncières qui sont *habous* ou «biens de main morte» à plus de la moitié des édifices de l'ancienne ville. C'est-à-dire que ces biens sont «immobilisés», suivant la volonté de leurs donateurs, au profit de toutes sortes d'œuvres publiques. Parmi ces œuvres, certaines catégories, comme celles qui concernent l'enseignement et l'ordre public, ont toutefois tendance à disparaître, soit que les immeubles qui leur sont assignés aient perdu leur valeur, soit que des services d'Etat les aient supplantées.

*

Après cette rapide description de l'ancienne ville de Fès telle qu'elle est aujourd'hui, avec son problème majeur, le surpeuplement et tout ce qui en résulte, il nous reste à évoquer quelques perspectives de rénovation, de préservation ou même de réhabilitation.

L'exemple des anciennes cités européennes partiellement détruites par la guerre et rénovées à grands frais nous a démontré qu'un monument historique ne manifeste sa vraie signification et sa beauté que dans son ambiance originelle, qu'un édifice faisant partie d'un ensemble urbain ne peut donc en être retranché sans perdre beaucoup de son intérêt (on a proposé de dégager la grande mosquée des Kairouanais en détruisant les édifices qui la serrent de près; erreur: elle n'y gagnerait rien, car ses murs extérieurs épousent les irrégularités des ruelles adjacentes). Nous avons appris également qu'un ensemble monumental comme une ville ne peut être conservé que dans la mesure où ses édifices peuvent servir à des buts actuels; en d'autres termes: il faut qu'on puisse y vivre. C'est dire que la première tâche qui s'impose à ceux qui auront l'intention et les moyens de sauver Fès est l'amélioration des conditions de vie dans l'ancienne ville, opération qui ne doit pas porter préjudice aux qualités architecturales de la ville, sans quoi toute l'action ne serait plus d'un intérêt universel.

Or, améliorer les conditions de vie à Fès, c'est avant tout diminuer la densité de sa population, tâche qui ne peut être entreprise qu'à l'échelle de toute la région. En 1950 déjà, l'urbaniste français Ecochard avait construit ce qu'on appelait alors «la nouvelle ville indigène» sur une colline aride au nord-ouest du vieux Fès. Cette ville abrite aujourd'hui 60.000 habitants. Des recensements ont prouvé que sa construction a effectivement diminué la densité de la population en médina, mais pour un certain temps seulement, ce qui prouve que le mal dont souffre l'ancienne ville ne peut pas être guéri dans le seul cadre de cette ville. Disons que ce mal est un déséquilibre que l'ancienne ville subit non pas tant par défaillance organique que par un choc en retour de ce qui se passe en dehors d'elle. L'équilibre qu'il s'agit de retrouver concerne donc toute l'agglomération qui porte aujourd'hui le nom de Fès ainsi que toute la région dont Fès est le centre naturel. En d'autres termes, la vieille cité ne peut être sauvée que si l'on peut lui assigner, dans l'ensemble urbain et régional où elle se situe, une fonction complémentaire de celles qu'y détiennent les autres centres urbains.

C'est la conclusion qui semble se dégager par anticipation des études entreprises, depuis peu de temps, par une équipe pluridisciplinaire chargée d'élaborer un

schéma directeur pour Fès. L'initiative de cette action appartient au Ministère Marocain de l'Urbanisme, de l'Habitat, du Tourisme et de l'Environnement, et l'équipe en question se compose d'un groupe de spécialistes marocains complété par un certain nombre d'experts internationaux recrutés par l'UNESCO. Rappelons ici qu'un schéma directeur - *master plan* - ne comporte pas une planification définitive et immuable mais une série d'alternatives et de recommandations, bref une sorte de stratégie du développement urbain. Dans cette stratégie, les vocations inhérentes à l'ancienne cité de Fès joueront un rôle important. Il s'agit en somme de projeter le développement de l'agglomération entière tout en respectant les prérogatives culturelles de l'ancienne cité. Ce schéma directeur n'aura d'ailleurs force de loi que dans la mesure où il sera entériné par l'administration gouvernementale.

Jusqu'à maintenant, l'ancienne cité de Fès était l'objet d'une série de mesures conservatoires souvent enfreintes et rendues de plus en plus inefficaces par suite de la pression démographique. Désormais, le nouvel impératif est de préserver les monuments irremplaçables et les caractères essentiels de la ville tout en opérant une certaine adaptation aux exigences actuelles. Cette adaptation comporte nécessairement une modernisation; en même temps elle doit s'inspirer, non pas de modèles européens mais de ce que nous pouvons appeler l'urbanisme inhérent à l'ancienne structure de la ville. Pour atteindre ce but, il y aura bien des obstacles à vaincre, dont le moindre n'est pas le préjugé de certains milieux à l'égard de ce qu'ils considèrent comme un «retour au Moyen-âge».

Quelles sont les vocations de l'ancienne ville dont l'actualisation lui permettrait d'assumer un rôle complémentaire de celui de la Ville Nouvelle? Ce ne peuvent être que l'enseignement et l'artisanat, la science et l'art. Il est peu probable que l'enseignement jadis transmis dans la grande mosquée des Kairouanais puisse renaître dans sa totalité; il est concevable par contre, que Fès devienne un centre d'études islamologiques, au même titre que Grenade et avec davantage de «background». De même, Fès pourrait avoir le privilège de l'enseignement des arts traditionnels qui subissent actuellement une crise, mais qui pourraient bien s'épanouir de nouveau s'ils répondent aux besoins que crée, par contraste, la monotonie de plus en plus lassante des produits industriels.

Et n'oublions pas l'essentiel: Fès, telle qu'elle subsiste, est une ville-modèle, dont la destruction nous priverait pour toujours du témoin le plus concret d'une grande civilisation.